

CULTURE

Livre : « Printemps birman », la geste de « poètes-soldats » contre la dictature

Une anthologie de poèmes rassemble les écrits d'une nouvelle génération d'écrivains engagés, exilés, assassinés ou emprisonnés, qui témoignent du sort d'un peuple, et s'inscrit dans une tradition littéraire politique.

Par Bruno Philip

Publié aujourd'hui à 16h00 Lecture 5 min.

Article réservé aux abonnés



Manifestation à Rangoun (Birmanie), à la suite du coup d'Etat, le 1er février 2021. COLLECTION PARTICULIÈRE

Le « printemps birman » est un hiver qui n'en finit plus : un an après le coup d'état perpétré par les généraux de Birmanie, le 1^{er} février 2021, se poursuit la lutte contre les sinistres galonnés à casquette qui ont arraché le pouvoir au gouvernement élu de l'ex-dissidente Aung San Suu Kyi.

Un millier de morts plus tard, la résistance a déjà ses héros. Certains des « martyrs » tombés au nom de la cause démocratique dans les rues des grandes villes, lors des gigantesques manifestations du printemps de 2021, étaient des gens de lettres : de jeunes poètes, d'intrépides écrivains-soldats qui, maniant la fronde et la plume, ont porté cette dernière dans la plaie ouverte par les soldats du nouveau régime.

Lire aussi [En Birmanie, les manifestants appellent à un « printemps révolutionnaire » contre la junte](#)

C'est dans ce contexte dramatique que la sortie en France, le 4 février, de *Printemps birman*, une anthologie de poèmes et de photos illustrant le combat désespéré de quatorze « résistants-poètes » (et de six photographes), revêt une importance toute particulière. Publié par la maison d'édition marseillaise Héliotropismes, sous la supervision de la photographe birmane en exil Mayco Naing et de l'artiste française Isabelle Ha Eav, ce recueil permet de lire, pour la première fois traduits en français, un échantillon de poètes contemporains de Birmanie – le livre est une édition trilingue français-birman-anglais.

Lignes posthumes

« *Ce printemps,/tandis que fleurissent les kapokiers rouges,/les chiens enragés s'agitent* », écrit Moe Nwe, tué à l'âge de 20 ans dans une ville de l'Etat Kachin, dans le nord du pays, le 25 mars 2021. Les « chiens », ce sont bien sûr les policiers et les militaires qui « *grognent et montrent les crocs dans les rues,/mordent tout ce qui bouge* ». Que dire, constatait Moe Nwe en une saisissante anticipation de son propre destin, sinon que « *l'histoire de ce printemps est écrite dans le sang* » ?...

Privilège abonnés

ATELIER BD AVEC LEWIS TRONDHEIM

Travaillez le rythme, les dialogues, l'ellipse, le cadrage, le scénario de votre BD avec l'auteur.

Bénéficiaire de 10% de réduction

Le sort d'un autre poète, Khet Thi, qui avait 44 ans lorsqu'il est mort sous la torture en mai 2021, est déjà visible en filigrane de ses lignes posthumes : « *Je ne veux pas être un héros,/Je ne veux pas être un martyr,/Je ne veux pas être un lâche non plus./Je ne veux pas être un fou téméraire,/Je ne veux pas être quelqu'un d'insipide,/Je ne veux pas avoir honte de moi-même.* »

Le corps du poète a été rendu à son épouse avec un trou à la place du cœur. Faut-il voir en ce tragique détail une résonance de la propre prédiction de Khet Thi quand venaient d'éclorre les fleurs sanglantes du printemps birman ? : « *Ils nous tirent des balles dans la tête, mais c'est dans le cœur que bat la révolution...* »

L'intrépidité de ces littérateurs-soldats, armés de frondes et de fusils de fortune dans les rues de Rangoun, de Mandalay ou d'ailleurs, s'inscrit dans l'histoire longue. En 2021, comme l'explique dans la préface de l'anthologie l'écrivaine birmane Wendy Law-Yone, désormais installée en France, dans le Lubéron, « *si les poètes ont subi la répression, c'est parce qu'ils comptaient parmi les fantassins des premières lignes de la révolte, parmi les manifestants qui sont descendus sans armes dans la rue, jour après jour, bravant les balles, tenant les barricades – sûrs ou presque que la bataille ne s'achèverait pour eux que dans la mort, ou pire encore* ».

Mais l'engagement politique des intellectuels écrivains birmans doit être aussi replacé dans le contexte historique, ainsi que le précise au *Monde* Wendy Law-Yone : « *La littérature révolutionnaire en Birmanie plonge ses racines dans l'histoire du mouvement indépendantiste antibritannique ; on pourrait même dire que la littérature birmane contemporaine est la résultante de l'aspiration nationaliste datant de l'époque coloniale.* »

Douloureuse lamentation

Dans les années 1930, le genre littéraire birman évolua, influencé par les auteurs européens. Les Birmans, et tout particulièrement ceux impliqués dans le combat anticolonial, étaient friands d'œuvres occidentales parlant de révolution, de guerre, de communisme, de lutte contre le fascisme naissant. C'était le temps du Club du livre dragon rouge (« Nagani Book Club »), qui fournissait aux

lecteurs les traductions bon marché d'ouvrages subversifs ; c'était aussi celui de Khitsan – « sentir son époque » –, courant littéraire qui donna naissance à une poésie plus contemporaine, à un moment où le pays se dirigeait à la fois vers la seconde guerre mondiale, puis vers l'indépendance, en 1948.

Bien plus tard, après un demi-siècle de tyrannie militaire et de censure, le processus de démocratisation engagé au début des années 2010 allait donner lieu à une floraison inédite de cercles littéraires et de festivals de poésie. Le genre poétique y sera privilégié, même si la fiction n'en fut pas absente. Comme le roman de l'écrivaine Nu Nu Yi, 64 ans aujourd'hui, qui publia, juste avant l'émergence d'une nouvelle donne politique et la tenue d'élections libres, un récit osé racontant les tribulations d'un médium transgenre dialoguant avec les *nat*, les « esprits », *Smile As They Bow* (non traduit, Hachette Books, 2008).

Aujourd'hui ne subsiste de tout cela que la douloureuse lamentation des poètes d'un « printemps birman » à la fois porteur de l'espoir d'une hypothétique renaissance démocratique et du désespoir engendré par la violence de la guerre civile.

« *Printemps arrêté transformé en hirondelles/Hirondelles encagées transformées en clameurs/Clameurs étouffées transformées en paysages/Paysages masqués transformés en yeux/îles coupées transformées en brise/Brise capturée transformée en tempête* », regrette joliment Nga Ba, célèbre poète ici camouflé sous un pseudonyme.

« *Pas de soleil dans le ciel, pas d'air dans nos poumons/Je marche dans les rues de Yangoun [nom moderne de l'ancienne capitale Rangoun]/Mais j'ignore où elles se terminent/Les fleurs secouent leurs pétales/Les corbeaux arrachent les bébés endormis* », écrit, en une inspiration presque dadaïste, le poète et militant Maung Day, 42 ans. Dont l'implacable tristesse est empreinte de l'ironie de ceux qui n'ont plus rien à perdre, au cœur de cette « époque où les arcs-en-ciel tombent sur le sol comme des feuilles mortes ».

« *A la levée du jour, j'ai tiré cette époque par la queue/Je me suis emparé des avions dans le ciel à coups de dents* », poursuit-il. Et de conclure, comme si rien ne pourrait venir panser les plaies de l'hiver sans fin du « printemps birman » : « *Pas de soleil dans le ciel, pas d'air dans nos poumons/La radio annonce que la paix a un cancer du poumon.* »

Printemps birman, anthologie, Hélotropismes, 112 pages, 25 euros.

Bruno Philip